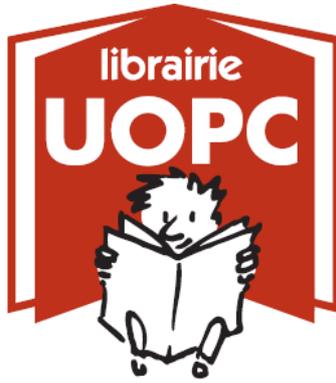


RAVAGE

MAGAZINE DE CRÉATION ET DE RÉFLEXION ARTISTIQUE,
LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE

NUMÉRO 4 - AUTOMNE 2012



Livres religieux - Littérature générale - Sciences humaines
Livres Jeunesse - Jeux éducatifs - Audio-visuel

14-16 Avenue Gustave Demey, 1160 Bruxelles.

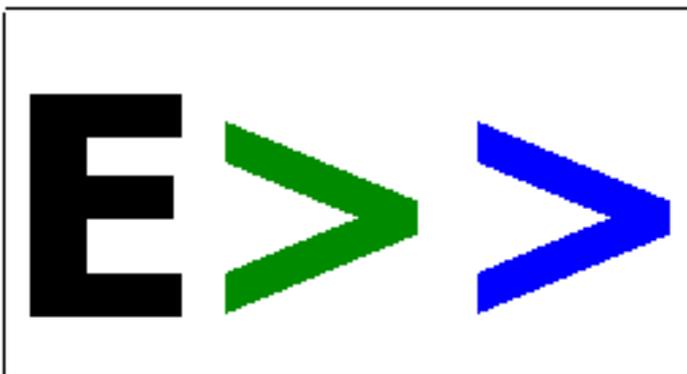
à l'angle du viaduc Herrmann Debroux et du Boulevard du Souverain
face au terminus du métro Herrmann Debroux
bus 34 - 41 - 42 - 72 tram 94

E-mail : administration@uopc.be

site : www.uopc.be

☎ 02/648 96 89 ☎ 02/648 61 72

Evola Software



www.Evola.be

Comparer tout sur Windows

Fichiers - DB2 - Oracle -
MS Access - Excel -

Edito

Ami lecteur,

Ravage entame avec enthousiasme sa deuxième année de parution, avec ce quatrième numéro.

Tu remarqueras un changement sensible de design, principalement pour marquer notre évolution.

A contrario, en vue d'attirer de nouvelles plumes autant que de nouveaux lecteurs (dont tu fais peut-être partie ?) le thème de ce numéro sera d'un classicisme éprouvé mais efficace : l'automne. La saison des brames, des marrons, des hibernations du hérisson jusqu'au fauve majestueux des forêts : l'ours.

Ravage a également l'honneur d'accueillir un nouveau membre au sein de son comité, Nicolas Bravo à lui pour son engagement, que nous espérons fervent, éternel, dévoué et aussi exagérément passionné que possible. Tous les adjectifs positifs de la langue française passée, présente et future l'accompagnent, ainsi que mon sens inné de l'exagération verbale, dont cette logorrhée est l'indiscutable manifestation.

J'ai parlé d'évolution ; si elle se manifeste par un design, un comité plus grand, elle se manifeste aussi par notre envie de partager la littérature active, l'écriture en action. C'est pour cela que Ravage organise cette année des Ateliers d'écriture !

Ils ont lieu tous les mardis de 17h à 19h à l'Altérez-vous. Au moment où j'écris ces lignes, il reste sept places. L'inscription par personne et par quadri s'élève à 5€, ceci afin de couvrir l'achat d'affiches promotionnelles, et de fournitures diverses (papier et stylos sont effectivement fournis). Intéressés, dépêchez-vous ! Plus d'informations disponibles sur demande par mail.

Bref, Ravage fait de la saison d'automne, à l'image du cerf combattif, une saison active où aucun effort n'est ménagé pour que le magazine continue sa route.

En te souhaitant une bonne lecture,

Guillaume Sørensen

RAVAGE MAGAZINE EDITEUR RESPONSABLE : Diffusion Universitaire Ciaco (DUC)

COMITÉ : Charlier Tanguy, Feltz Julie, Frantzen Benjamin, Laurant Nicolas, Sørensen Guillaume

AUTEURS ET ARTISTES NUMÉRO 4

DOSSIER : FÉLIE - GUILLAUME SØRENSEN - DAVID JOINER - PIERRE LEROY - STÉPHANE LEONARD - PHOTO D'INTRO : ADELHEIDE DANCKAERT

TEXTES, DESSINS & PHOTOS : DJULY (DESSINS) - LEO CHARPENTIER - ARNAUD CLÉMENT - PHILIPPE BRIADE - ADELHEIDE DANCKAERT (PHOTOS, SAUF 'VISAGES') - LOUISE FLIPO - JULIEN FONCK - ISABELLE DE PATOUL - MANU KODECK - JULIAN PAYASA - SARAH SCIPPO ET MAXIME GEORIS

MISE EN PAGE ET PHOTO DE COUVERTURE : Navid

TOUS CERTIFIENT ÊTRE LES AUTEURS DES TEXTES, DESSINS ET PHOTOS PUBLIÉS SOUS LEUR SIGNATURE ET EN ASSUMENT L'ENTIÈRE RESPONSABILITÉ QUANT AU CONTENU.

Ravage est un magazine bilatéral !

Envoyez vos idées, vos textes/dessins/ créations, vos avis, un mot gentil,...

RAVAGE.MAGAZINE@GMAIL.COM

<http://www.RAVAGE.MAGAZINE.OVER-BLOG.COM>

Join Us on Facebook : RAVAGE

... pour plus d'info !

NOUS NE SOMMES PAS DES AUTEURS PROFESSIONNELS
RESPECTEZ NOS TEXTES !

Nous vous rappelons qu'en vertu de la loi, les auteurs disposent sans aucune mesure spécifique de tous les droits concernant leurs œuvres respectives. Cela signifie, entre autres, l'interdiction pour tout tiers de copie, partielle ou complète, redistribution ou modification des dites œuvres, et ce, pour tout pays, sans l'autorisation expresse de son auteur. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter la loi belge du 30 juin 1994 sur les droits d'auteur et droits voisins.

L'automne... Le thème de ce numéro a pu vous surprendre par sa simplicité et son apparente banalité. Combien de textes et de poèmes ont déjà été composés sur ce sujet ? Thème rabâché, visité, revisité et définitivement maîtrisé par de si grands noms que rien ne pourrait plus être écrit sur les feuilles mortes voletant sous des rafales de vent froid sans tomber dans le connu.

Eh bien, Ravage a voulu tenter de relever le défi en proposant ce thème en appel à textes à ses lecteurs ! Comment peut-on encore écrire quelque chose d'intéressant et d'original sur l'automne aujourd'hui ? Plusieurs jeunes auteurs ont essayé, beaucoup des textes proposés ont été acceptés. Vous pouvez les retrouver et – nous l'espérons – les savourer dans ce dossier.

*Nous vous proposons ainsi un autre regard sur l'automne en textes et poèmes, une petite tentative pour vous rendre cette saison, peut-être, moins ordinaire.
Bonne lecture !*

«l'éphémère que je suis»	549
qq mots dans une station, qui tombent sous mes yeux un oiseau à côté, un de ces grands oiseaux noirs il fait froid dehors, 6 minutes, une voix envahit la station, bourdonne à nos oreilles sans que nous écoutions. Le brouillard automnal a installé son enveloppe cotonneuse autour de nous, les yeux restent figés au sol, les voix demeurent indistinctes, les regards se traînent. Étincelles de deux yeux qui se croisent. Puis la rame est là. Chaleur des corps, voix maigrelettes d'enfants qui emplissent le wagon. Bustes collectionnés le long des fenêtres fermées.	80
Chacungardelapose,	62
douloureusementempaté. Les portessefermentànouveau letps	37
estcompté	9
	0

Félie

Cela faisait plusieurs jours maintenant que les feuilles avaient commencé à chuter des arbres. Le vent les arrachait de leurs branches, d'où elles avaient profité des rayons du soleil durant tout l'été. Maintenant, la pluie les avait remplacés.

La grisaille avait recouvert le monde. Les longues vestes noires s'étaient substituées aux jupes. Les parapluies aux lunettes. Plus de tongs. Les gens marchaient plus vite.

Les étudiants avaient regagné les classes, ils écoutaient les professeurs d'une oreille distraite, à demi endormis sur leur banc. Ils grattaient quelques mots au rythme d'un discours trop monocorde. Même la musique ne parvenait plus à améliorer leurs pauses.

Au travail, les adultes n'étaient pas de meilleure humeur. Moins encore quand on entendait le son caractéristique des pneus grésiller sur la pluie, à la sortie de l'immeuble. Et que, justement, on se faisait éclabousser par un rejet de flaque.

On ne se trainait plus dehors dans l'après-midi, l'important était de regagner au plus vite la maison. Se réchauffer et se sécher. Même les chats ne se donnaient plus la peine de sortir, faisant leur nécessaire dans les pots des plantes.

Les télévisions s'étaient allumées, le soir. Les couples se parlaient moins, ne se regardaient plus, ne se touchaient plus. On regardait le JT, la guerre qui n'en finissait pas. Les images aussi étaient ternes. On regardait un policier, ensuite. On allait se coucher. Et le lendemain, lorsqu'à 6 : 00 le réveil se mettait en marche, ce n'était que pour entendre une triste voix grave annoncer un autre jour, d'automne.

Nicholas regardait par la fenêtre. Il se sentait emprisonné à l'intérieur. C'était fascinant comme une chose aussi simple, et surtout imprévisible, que la météo, pouvait agir de la sorte sur le moral. Comment les hommes pouvaient être malheureux pour un facteur aussi indépendant de leur vie ? Ce n'était pas le soleil qui allait les rendre riches, ou amoureux.

Et pourtant. Avec les beaux jours était partie sa joie, à lui aussi. Son corps réagissait différemment. Il n'avait plus le courage de se lever le matin. Enfin se lever...

Il ne cessait de se rappeler qu'il n'avait nulle part où aller. Il avait cessé de regarder par la fenêtre, se réfugiant plutôt dans un monde fictif. Là, le bonheur était plus omniprésent, où au moins, il était la finalité. Presque toujours. Un monde d'écran.

Y aurait-il quelqu'un pour venir le voir ? Cela faisait des jours qu'il attendait. Des années peut-être. Il se sentait seul. Horriblement seul. Emprisonné.

Annie entra. Il détourna aussitôt le regard de sa lecture et la considéra de haut en bas. Il lui trouvait un charme, certes. Il aurait voulu...

Elle passa devant lui et se dirigea vers la fenêtre, elle releva les stores et fit basculer la vitre.

« Un peu d'air frais, dit-elle. »

Il ne répondit pas. Mais il ne la quitta pas des yeux.

Elle s'approcha de lui. Il la fixait toujours. Elle l'aida à se relever puis, attrapant sa veste – une veste de cuir, brune – sur le porte-manteau, elle la lui enfila.

« Prêt ? demanda-t-elle. Un, deux, trois. »

Nicholas sentait sa présence derrière lui, cela le rassurait. Pour elle, il se serait levé, et il aurait fait le tour du monde.

Lorsque les portes coulissantes s'ouvrirent sur leur passage, un immense bol d'air les saisit au visage. Nicholas inspira profondément, il sentit l'atmosphère vivifiante renouveler toutes les cellules de son corps.

La lumière l'éblouit, il lui fallut quelques secondes pour que ses yeux s'habituent. Petit à petit la douleur s'atténua. Nicholas retrouva la vision.

Des feuilles volaient dans tous les sens, relevées du sol par une force qui les avait quittées depuis longtemps. Elles venaient courtoiser leurs congénères pleines de forces qui, s'accrochant de toute leur vigueur à leur branche, conféraient à leurs arbres des teintes magnifiques.

Le plus beau devait être le mélange. La palette de toutes les couleurs les plus chaleureuses qui puissent exister. Comme au début de « Rox et Roucky »... On se serait vraiment cru dans un Disney.

Des hélicoptères tombaient des érables. La symphonie du vent slalomant entre les gratte-ciels murmurait – non, pas d'une voix aiguë – aux passants.

L'humidité d'une pluie récente faisait ressortir le vert des pelouses, accentuait le noir des étroits passages de tarmac qui les fendaient dans le parc. Un tel contraste, digne du dernier téléviseur de chez Sony.

Était-ce des rires qu'on entendait ? Le petit Tommy là-bas – ou était-ce un Théo, ou un Lou ? – qui faisait rouler sa nouvelle voiture téléguidée, que son père venait de lui offrir. Chaque fois qu'il voyait son père, il était de plus en plus gâté, que lui valait cet honneur ?

Un couple là-bas venait de rater son taxi, se retrouvait forcé à marcher. Mais lorsqu'il attrapa sa main, il finit par remercier le chauffeur d'avoir pris un autre passager.

Et puis, les artistes. Il y en avait plus que jamais. Des jeunes étudiants pleins de rêves qui venaient peindre, qui venaient photographier, ou qui venaient juste quérir l'inspiration. Les artistes...
Ça l'automne, ça les connaît.

« Dites-moi, Annie, m'épouseriez-vous ? »

L'infirmière éclata de rire :

« Voyons, Mr Vargas, vous pourriez être mon père. »

Les joues rougissantes de la jeune femme n'échappèrent pas à Nicholas.

« Ne vous attardez donc pas sur les détails. Nous formerions le couple parfait ! » Il éclata de rire à son tour.

« D'autant que vous n'êtes pas sans savoir que je suis déjà mariée, très cher Monsieur... »

- Vous savez, la culpa Nicholas. Je vais mourir. »

Il s'était calmé.

Annie nia :

« Nous allons tous mourir, Mr Vargas.

- Je n'ai pas vu beaucoup de choses, une vie bien trop longue pour en faire si peu de choses finalement. Mais ça, Annie... »

Il contemplait les arbres, il regardait les deux amoureux.

Il releva la tête et considéra son infirmière. L'infirmière qui s'occupait de lui depuis cinq mois, les cinq derniers. Elle le regardait.

Elle fit le tour de la chaise roulante, s'accroupit en face de lui, et le prit dans ses bras.

Il s'accrocha à son étreinte. En face de lui, le paysage le plus beau qu'il lui ait été donné de voir, et contre lui, un peu de chaleur.

« Merci, Annie, dit-il, reconnaissant. »

David Joiner

Miction d'automne

Du temps que j'étais retraité,
Je restai un soir à veiller,
Au milieu d'autres grands-pères.
Ce soir, t'en souvient-il, nous pétions en silence.
On entendait au loin, dans la grande salle de jeu,
Que le bruit du chili dans l'estomac des vieux.
O flaque ! Vessie à peine a fini sa carrière,
Et sur ces pots chéris où je n'ai pu m'asseoir,
Je mouillai seul ma culotte de grand-père,
Dessous ma robe du soir !
Sphincter réduis ton col ! Vessie suspends ton cours !
Ne pourrai-je malgré mon grand âge,
Vaincre l'incontinence un jour ?
*Tout suffocant et blême, quand
Sonne l'heure, je me souviens
Des jours anciens, et je pleure*
Exilé sur le sol au milieu de l'urée,
Le sol rendu glissant m'empêche de marcher.

Guillaume Sørensen



Flow, Gentle Tears

Flow, gentle tears, flow
And wash away my pain
Flood my cheeks, make them glow
As pavement by rain

Cry, saddened eyes, cry
For the lost beloved
Sigh, cheerless mouth, sigh
For a passion wasted

Sleep, mournful heart, deep
When the dearest is gone
Weep, bitter soul, weep
When all joy has withdrawn

But dry, mild tears, dry
When hope comes back again
As the sun dries the rain
In a bright summer sky.

Stephane Leonard

This sonnet-style poem was inspired by my reading of some of Emily Brontë's poems, especially the first line of the mind-blowing "Fall, leaves, fall". I wrote it back in 2005, a time during which I felt drawn to pouring away feelings in poetry.

'Fall, leaves, fall'

Fall, leaves, fall; die, flowers, away;
Lengthen night and shorten day;
Every leaf speaks bliss to me
Fluttering from the autumn tree.

I shall smile when wreaths of snow
Blossom where the rose should grow;
I shall sing when night's decay
Ushers in a drearier day.

Emily Jane Brontë

« Cette place est-elle libre ? » est une phrase magnifique si elle est prononcée du coin du sourire, par un(e) inconnu(e) qu'on aurait nous-même invité(e) à notre table. Suivez ces textes comme des convives nouvellement entrés dans votre vie, laissez-les vous charmer, partager quelques moments sous un mois de novembre pas si pluvieux que ça, finalement. Pas vrai ? ;)

Guillaume Sørensen



Je peux rester des heures
à regarder les rideaux onduler
et dessiner sur le mur
des rectangles mouvants
des ombres fugaces
des silhouettes étranges

Comme d'autres lisent les nuages
Glissent sur des musiques
Écoutent pulser leur cœur
Pour se déposséder quelques temps
Oublier le corps et sa mécanique
Laisser flotter l'esprit comme un parfum léger

Le temps devient élastique
Les secondes gouttent à goutte
Et la vie rend sa chaleur
Comme les murs de pierres
Après une journée de soleil

Enfin vient la pluie
Elle fait chanter l'étain de la gouttière
Son odeur s'infiltré dans la chambre
Dépose un voile de fraîcheur

Tes doigts endormis cherchent le drap
Rencontrent ma peau
Et tu viens te blottir
Murmurant une langue inconnue

Ton nez dans mon cou
Ton souffle s'apaise
Et sous mes paupières
Naissent et meurent
De grandes fleurs rouges

Une larme perle
Laisse son sillon humide
Sur ma tempe
Mais je reste immobile
De peur de t'éveiller

Les oiseaux chantent
l'aube neuve



Philippe Briade



Si pour nous, clichés, l'éphémère est par essence éternel, l'image figée renvoyée par notre capture ne saurait pour autant être qu'illusoire. Sous nos regards échangés aux croisées d'univers mitoyens, la candeur de notre jeunesse côtoie le masque âpre d'une fin inéluctable et pourtant distanciée; le reflet d'un cap incertain, d'un miroir gelé que malgré le poids du temps, il nous est impossible de briser. De là notre superbe, notre dédain pour cette fuite sans fin, cet abîme éternel qui s'ouvre à nous sans jamais nous happer. Le temps voit ainsi son œuvre soumise au bon vouloir du demiurge photographe. Engrêlés par cette prison dorée qui a su s'absoudre du marasme dévastateur de l'horloge, et de la faconde enjôleuse de ce temps qui s'oublie, nous voici relayés au rang d'insipides statues de cire.

Sans crier gare, la beauté de nos jeunes années nous a peu à peu aveuglés, pour finalement devenir notre carcan. Comme une preuve irréfutable du cruel instantané que le photographe érige en album-photo de la vie, nos regards insoucians semblent déjà vite éclipsés par la force et l'éclat des portraits de nos homologues ayant pour leur part vécu. Et, par-delà la simple divergence de trajectoire, il nous faut à présent tenter d'exister dans l'ombre de cette diagonale accomplie, puisque nos traits ingénus jouxtent d'ores-et-déjà le marbre statuaire du crépuscule de la vie.

Miroirs immuables et sans relief d'un temps désabusé, éphémères reflets d'une beauté sans âge, rendue froide par la plainte de l'oubli, il nous faut donc sans scrupules nous asservir de la nostalgie magnifiée de nos pairs, ou de la masse anonyme des possibles qui harcèlent nos auteurs, si nous voulons resplendir à nouveau à défaut de jaunir. Astreints au voile sépia venu obscurcir le cliché, il nous faut donc solliciter l'altérité du créateur, pour que le photographe donne à nouveau vie à moi, et suscite un nouveau moi, ... un nouvel émoi.

Photo de Manu Kodeck (LLN)

Texte de Julian Payasa

la photo en couleur est disponible sur le blog du magazine : ravage.magazine.over-blog.com

Nous remettrons au lendemain l'invention des villes
Les virages du désir seraient sans barrière
On écraserait les baisers comme des chiens errants
Partis Revenus
Sans cesse en chemin pour
Mourir

Aimons-nous à perte de vue

Léo Charpentier

Para qué me hizo Dios conocerte
Si no es para hacerme sufrir más.
Para qué me hizo Dios quererte
Si no es para sentirte cada día más lejos.
Para qué me hizo Dios desearte
Si no es para sentirte desaparecer entre mis brazos.
Para qué me hizo Dios como soy
Si no es para soñarte cada noche más.

Isabelle de Patoul

Accroche tes rêves

Accroche tes rêves aux pointes des rochers
Loin des berges rieuses et des cités sans fond
Couche tes vies de femme sur nos coeurs à l'écoute
Sur nos longues heures de route
Sur le sol encore chaud de nos chaudes mémoires

Accroche tes rêves aux pointes des rochers
Et laisse faire les vagues

Arnaud

Il n'y a rien

**J'ai rencontré la vie nous avons marché longtemps
A l'ombre des sapins
Ça n'était pas une femme
Mais un troupeau d'étoiles**

**La douleur ne parlait plus
La beauté ne se cachait pas dans des diamants
Au cou des femmes qui s'éloignent**

**Il n'y avait personne
Pour ranger les rues où il fallait
Je n'ai pas mendié mon visage ni
Le col roulé d'un baiser**

**J'avais perdu la mémoire des choses changeantes
Il était onze heures.**

Leo Charpentier

Prisonnier de ce trop grand quartier maître ;
 Aux enflures de Lautrec, à la mêlée sauvage et aux étoiles avares.
 A la montée des eaux ;
 Aux salines qui débordent ;
 A la tension obscure et aux astres solaires.

Rappelle-toi Francis, quand on avait quinze ans, on chantait l'amertume des brins de misère.

Rappelle-toi Francis, qu'on ne comprenait rien à la vie, qu'on avait quinze ans, et qu'en pâle rapine, on disait à notre maman qu'on voulait faire du cinéma, qu'on voulait toucher la lune avec nos dix doigts.

Abreuvé de télé-génération, responsable de dégénération.

Absent au journal de 20h, à la teinte étroite du téléspectateur.

Ripaille sur nos cadavres et rappelle-toi Alain que tu n'es pas si loin de la faim.

Ramassis d'intellectuelles et mange-corps citant Lautréamont comme on cite Marivaux.

Rappelle-toi, Alain, combien j'ai eu besoin de toi, à chanter à tue-lettre. Rappelle-toi Budapest.

Rappelle-toi Sandra, celle qui écourtait les pages de nos siècles affirmés.

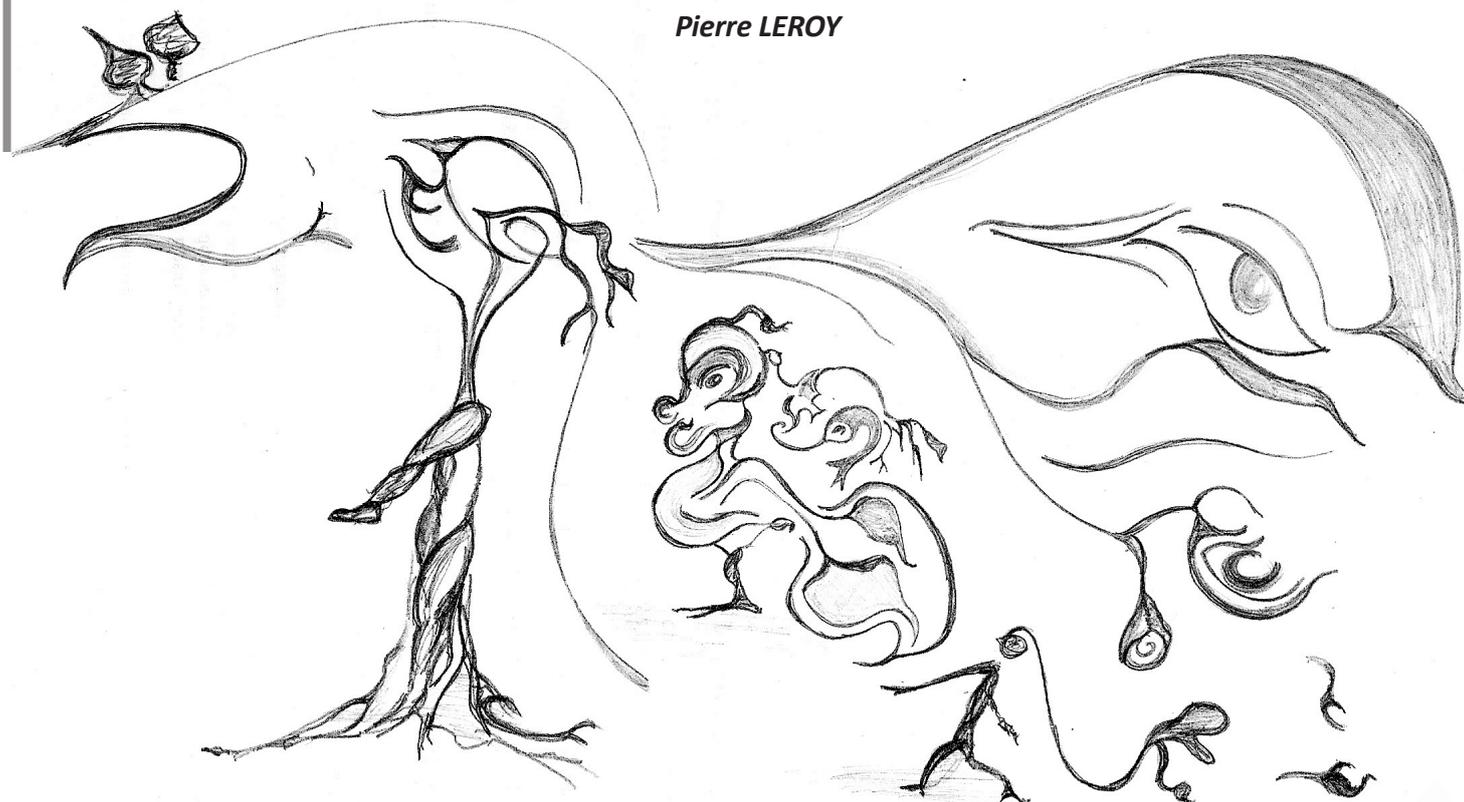
Julien Fonck

Brame du cerf

Le feuillage des grands arbres noirs, qui clapote comme des rivières quand le vent l'effleure, est une ombrelle en dentelle sombre où viennent se filtrer les pensées d'une lune pâle et silencieuse. Ce lampadaire céleste plonge quiconque est sous son regard dans une pénombre claire qui polit la cime des sapins trop pointus, répand son lin-céul blanc de lumière dans les prairies endormies, dépose sur nos têtes d'anges émerveillés une couronne d'argent qui danse dans la nuit. Seuls nos pas brisent ce calme enchanteur, et nous marchons en procession sur la pointe des pieds, presque religieusement, sur le chemin qui s'est éloigné du village et s'enfoncé maintenant dans la forêt profonde et insondable. Là-bas, plus loin, les arbres baignent dans une brume paresseuse qui brille un peu sous les astres. Le concert commence, un véritable hymne à l'amour qui déchire le silence, jaillissant de cette mer feuillue et sombre pour exploser dans le ciel en milliers d'échos comme des étoiles. Un long râle rauque et puissant tonne dans la nuit, et nous écoutons, immobiles et muets comme les arbres alentours, humbles devant ce cri caverneux sortant des profondeurs de la bête. Le cerf de son brame nous a réveillés, et nous contemplons à présent comme un nouveau-né sorti de l'amniotique le monde.

Je suis né cette nuit, je crois.

Pierre LEROY



Djuly

De l'effet polarisant d'un souvenir intempestif.

Vingt jours déjà. J'ai faim, la réserve de nourriture s'est épuisée plus rapidement que prévu; j'ai soif, l'eau ne coule étrangement plus par l'évier; et je ne dors presque plus. Les particules de poussière flottent toujours dans le halo lumineux créé par la lumière qui passe par la baie qui fait face à la route. Le souffle du vent traverse le soupirail rouillé par le temps et l'humidité, causant un son étrange au possible. Et je reste sur ce vieux lit rouillé et grinçant, depuis vingt jours déjà. Qu'est devenu Pierre ? Comment en suis-je arrivé là ? Bon dieu, j'aimerais pouvoir revenir en arrière. J'aimerais ne jamais avoir acheté ce fichu vélo rouge, n'avoir jamais pu creuser ce satané trou, et surtout n'avoir pas pleuré les dernières larmes de ton corps, le jour où tu m'as quitté. Tu me manques atrocement.

Mon regard fixe un point au-dessus de moi. Bien au-delà du plafond bas et humide de cette affreuse cave, il transperce les étages de l'immeuble pour s'évader en plein ciel. Le soleil inonde mes iris d'or et mon esprit s'évade, mais déjà la souffrance me rattrape et me rabat violemment contre le dur matelas, m'interdisant le bonheur dans l'oubli. Je dois me souvenir. Les éclats de lumière dansent devant moi. Je dois trouver le moyen de te ramener à nouveau. Un chien triste aboie au loin. J'avais terriblement besoin de toi. Mes entrailles se tordent un peu plus. Si seulement j'avais su. Des gouttes de pluie glacée s'écrasent lourdement sur mon visage. Ma respiration est irrégulière et douloureuse, autant que les pulsations de mon cœur. Ça y est, je me souviens. Je suis debout devant chez toi, à la fenêtre. Le vélo que j'avais acheté quelques heures plus tôt gît le long de la route. Je tremble. De froid ou de désespoir, je ne sais pas. Je ne sais plus.

Je me souviens de tes yeux aussi. Mon dieu, je me souviens. Ils sont verts, un vert émeraude, comme on en voit rarement des aussi profonds. Ce sont de ces yeux qu'on a du mal à oublier, une couleur presque divine. Ils sont humides aujourd'hui. Ils nagent dans les larmes, qui débordent sur tes joues, et qui peignent ta chemise de taches transparentes. Tu ne m'as pas vu, je te regarde à travers la vitre, et je n'ose pas bouger. Je sais que c'est par ma faute que tu pleures, je sais que je n'aurais pas dû partir aussi vite, et je regrette. Si seulement tu savais. Alors je me souviens que je me suis retourné et que j'ai pris le vélo rouge que je venais d'acheter, et de toute mes forces, usant de mes jambes comme jamais, pour tenter d'oublier tout ce que j'avais fait, je suis parti aussi loin que j'en étais capable. Mais rien n'a disparu.

Et je me souviens de cette pluie qui coulait sur ma veste, et je me souviens du souffle qui venait frapper mon visage, et je me souviens de cette route. Et je me souviens.

C'était une nuit brumeuse d'automne. Le froid me glaçait la peau, mais mon âme, mes muscles et mon cœur étaient de feu pur. Cette nuit-là, j'avais décidé que plus

rien ne pourrait m'arrêter. Je continuerais d'avancer, toujours plus loin au fond de l'obscur gouffre de mon infinie souffrance. J'étais seul sur cette route, absolument et irrémédiablement seul, et cela me convenait bien. Les feuilles mortes qui tapissaient le sol asphalté se dispersaient dans l'air sur mon passage. Toujours plus vite. Bientôt, je sentais la douleur se sublimer en un sentiment de libération, et cette soudaine liberté qui émanait du plus profond de mon être me transportait au-delà de toute sensation imaginable. La nuit et moi ne faisons plus qu'un. Le vent, la pluie, les feuilles, l'espace et le temps s'étaient fondus dans la brume de mon esprit en une seule entité plus puissante que la souffrance elle-même. C'est à ce moment-là je crois, que la roue avant de mon vélo heurta de plein fouet un objet large et résistant. Je me souviens de moi-même flottant un instant entre nuages et terre. Puis, l'obscurité. Je me souviens.

Lorsque mes yeux se sont ouverts. De la pelle posée à mes côtés, du brouillard qui m'entourait. De cet homme qui me pointait avec son revolver. De sa barbe mal rasée, de son costume gris poisseux, et de ses yeux larmoyants. Il ne voulait pas faire ça, il était obligé, ça se voyait, à travers ses pupilles et ses tics nerveux, on sentait qu'il paniquait autant que moi. Je me souviens de son autorité, ou de ce qu'il tentait d'en être. Il m'a demandé de creuser. Alors j'ai creusé. Et lorsque le trou fut assez profond pour y mettre un corps entier, il m'a dit que ça suffirait comme ça. Alors j'ai posé la pelle et j'ai séché mes larmes d'un frottement de manche, et je l'ai regardé. Je l'ai regardé me tirer dessus. J'ai vu la balle s'approcher, et j'ai vu mes yeux se fermer lentement. Et j'ai vu mon crâne se briser, et l'organe à l'intérieur se dissoudre. Et j'ai vu mes larmes s'éteindre. Puis, l'obscurité.

Mes paupières sont lourdes. Mon corps entier n'est que plomb. Peu à peu, je reprends conscience... Quelque chose contre la joue me gratte. Une vieille couverture. Désagréable odeur d'humidité. Une lumière fade filtre à travers les fines membranes qui recouvrent mes yeux. Je les entrouvre, difficilement... Merde. Je suis toujours coincé dans ce trou. J'ai toujours aussi faim. Et l'évier est toujours aussi cassé.

Un rêve. Je n'ai aucune idée du miracle par lequel j'ai survécu, mais je suis toujours là. Je regarde le type qui m'a tiré dessus. Il ne dit rien, l'idiot. Il reste là, l'air ahuri, les bras ballants. Il lâche son arme, crache ses poumons, et puis retourne vers sa vieille voiture, d'un pas claudiquant. Il part, et ne reviendra jamais. Le bruit du moteur s'éteint doucement au loin. Je jette un œil alentours, puis me mets en marche, seul. Je ne sens plus la douleur. Ni le froid. Ni la pluie. Je vais bien.

Sarah Scippo et Maxime Georis

Quatre heures du matin.

Mon rêve est lent, d'une lenteur surréaliste. Mes cheveux poussent vert. Je me prépare à séduire une femme sans visage mais d'un charme à en perdre la tête. Le rêve est agréable. En apesanteur. Il est artificiel, les somnifères y sont pour quelque chose sans doute ... Mon cœur bat le rythme du sommeil et mes yeux sont secs. Je m'endors de nouveau, avide d'un autre plongeon, et mon histoire à dormir debout s'imprime sur mon front. À lire de gauche à droite comme un secret.

Cinq heures.

J'allume ma lampe – l'ampoule saute – j'écris dans le noir.

Décor vintage, tout ondule et gondole. Je suis saoule. J'entre dans une boutique de vêtements. L'odeur est forte. Odeur de femmes excentriques, de bourgeoisie suffocante. Odeur lourde du luxe. La vendeuse expose des étiquettes aux prix scandaleux.

- Tu as vu ma robe ? Rouge et légère. Je peux la remonter avec des ficelles, regarde !
Encore, et encore !

- C'est noir ...

- Non c'est rouge ! Imagine-la rouge !
Ou non, imagine-moi nue !

Gros plan sur le pub d'en face. Sur la fenêtre. Lumière verte et grésillements du juke-box. Rires gras qui se noient dans la crasse des tables nettoyées par l'éternel chiffon collant. L'encadrement esquisse un gros bras poilu, une main de boucher à la retraite (ongles noirs).

Grâce à la bière, j'écris mal et bon marché.

Écrire. Écrire. Écrire encore ! Comme si le temps qui passe pourrissait l'encre déjà écaillée. Écrire. Toujours le neuf, le clinquant. Écrire l'inédit qui déjà ne l'est plus. Course folle contre l'inspiration toujours plus florissante dans les pensées d'un autre. On se dispute le titre de génie car on sait qu'il ne dure qu'un temps. Un temps éphémère qui te renvoie dans ta chrysalide, anonyme et miteux. On écrit tous dans la hâte, chaque seconde est plus vieille et ankylose tes muscles, pétrit tes os blafards. Blasphèmes et vulgaire ; tout est permis. Plus d'orbite pour l'esthétique. Il s'incarne dans l'expérimental car tout est aride. La Grande Littérature est figée comme une idole. Figée dans l'inaccessible comme un sarcasme.

On est jeté à la rue, au chômage du talent. On n'a plus de fierté, à mendier l'intérêt du grand public. On l'attire par le court et le choquant. Par ce qu'il reste à explorer : la médiocrité. Par des personnages qui lui ressemblent. La masse cherche un check-up à ses angoisses, une justification à ses folies. Elle bouffe une compensation à sa bêtise.

- C'est ça ! La bêtise ! Elle est aujourd'hui la seule source d'inspiration susceptible d'entrer dans les galeries d'art contemporain. Avec elle, Lucien, on peut faire un tabac ! Un tabac de basse qualité, certes, mais un pur produit de consommation rentable en ce XXIème siècle dé généréscant !

- Tu déliras, Antoine ... Tu écris trop, tu es saoul de mots. J'ai la source de la continuité de l'art, moi. J'ai ce terrible Secret. Au cœur de ma bibliothèque.

- Ta bibliothèque est crampée dans le passé, dans l'insolente réussite des plus grands. Elle me donne la nausée, je n'en peux plus de contempler ce qui se rit de mon incompetence... Elle pue ta bibliothèque ! Elle pue le renfermé ! Tout a déjà été tenté, tout est usé et défraîchi. Place à la connerie maintenant !

- Mais ils te le hurlent, ce qu'il nous reste à tenter ! Les romanciers s'évertuent à nous transmettre ce que leur mort a grignoté à leurs œuvres à venir !

- Tu te perds dans les lignes des grands courants littéraires mon cher Lucien ... Si tu m'écoutes, tu tordrais la roue avant de ta bicyclette et tu découvrirais ce que veut dire « aller tout droit » désormais !

- Tu sais où me trouver, Antoine, au cas où tu laisserais reposer ton poignet saignant l'effort et la sueur.

Il est con Lucien. Ou c'est parce qu'il m'énerve qu'il est con. Possible.

Je rejoins mon carton et je fais couler mon encre à inonder les draps, les yeux cernés. Je reformule mes pensées et mes rêves, et je pollue les pages d'un langage trivial très prometteur.

La fatigue est comme un soleil de plomb. Elle cogne. Mais, motivé par mon orgueilleuse compétition contre Lucien, je fais crisser ma plume avec acharnement

sur ce qu'il me reste. Sur les lettres dactylographiées d'un journal à la date pensionnée – le seul que je n'ai pas avalé – repus de mots. J'ai les dents et les lèvres bleues à force d'avaler Le Quotidien. C'est le journal que reçoit ma voisine, Tinne, de l'autre côté de Vian. Oui, on marque notre territoire avec des piles de livres :

Balzac – Stendhal – Hugo – Proust – Trou pour respirer – Gautier – Baudelaire – Dostoïevski – Porte d'entrée. Je vis dans le carton numéro 4.

Lumières rouges sur le carton numéro 4. Hurlements insupportables. Tinne ne dort peut-être pas seule ce soir ... Mais qu'elle arrête de gueuler comme ça enfin ! Elle cache bien son jeu la sainte Nitouche ! Bon ça suffit, je me lève !

Mes yeux sont collés, mon cri est coincé dans ma gorge, j'étouffe ! Je sens qu'on me ballote. Mes oreilles bourdonnent. Je vais mourir et je ne me suis jamais senti aussi vivant ! On me parle aussi ... on me dit de ne pas partir. Comme si j'allais partir, je suis enfermé dans une carcasse anesthésiée !

Trou noir.

Visage noir.

- Eh bien Méssié, enco' un peu, vous nous lâchiez dans les mains ! Depuis quand vous foumez dou Beckett ?

Bon, il est vrai que j'ai un peu de réticence pour le théâtre de l'absurde, et comme Marie Juana m'a bassement largué le mois passé, j'ai viré de bord.

Mais le pire est à l'autre bout du lit : Lucien.

- C'est la famille qui est prioritaire pour les visites normalement ...

- Tu vis dans un carton, Antoine.

Silence.

- Écoute, avant d'être ton plus fidèle sac-cageur de théories sur la bêtise, je suis celui qui perd son temps à les écouter ! Laisse-moi t'aider. Dès demain, tu t'installes dans ma bibliothèque, je t'aménage un rayon rien qu'à toi ! Céline ou Cohen ?

Soupir.

- Céline ...

- C'est d'accord, toutes les allées te sont accessibles, toutes ... sauf une. Je t'interdis Beckett !

C'est ainsi qu'Antoine investit l'imaginaire glauque et froid de Céline pendant que Lucien, satisfait de cette menue modification hiérarchique, trônait, enfoncé dans son monumental fauteuil de cuir rouge. Cigare aux lèvres, simple provocation.

Les jours, les mois, peut-être les années passent dans ce labyrinthe souterrain. Souterrain au défilé de la routine, comme un pied-de-nez au temps.

Lucien dévorait les allées, exalté par l'insatiable. Antoine se perdait dans les trésors censurés. Et seul le tintement de la cloche suspendue aux doigts potelés d'un chérubin de la fresque ornant le plafond venait interrompre leur concurrence obsessionnelle.

Une longue table de bois verni, comme un cerceuil ; les auteurs et les personnages comme seuls témoins de leurs casse-croûtes épicuriens. C'est lors de leurs recueils digestifs qu'ils philosophaient sur le tragique constat de la pénurie de génie.

- Alors Antoine, quelles conclusions tires-tu de la connerie humaine ?

- Je constate le triste sort des moines intrigués par les gloussements du Malin de Eco, j'admire l'adroite subversion de Fontaine, de Renartou encore de Molière, je suis ému par les révélations sur l'importance de la libération par le rire de Dario Fo ... et j'assiste au cruel couperet de la censure ! Elle dénonce les hardis qui s'aventurent au-delà de l'admis et, intraitable, elle les range sur le banc des accusés pour alimenter le fiel des conservateurs aux fesses blanches à force d'être écrasées sur le confortable coussin du convenu !

Ces auteurs expriment leur besoin transgresser les règles, d'étaler leurs tripes à l'air, tout ça, bridés par la dictature du bien parler. Il est temps de leur rendre hommage, de déclarer la guerre à ces ventres bedonnants prêchant la conformité. Le réel est gangrené par la bienséance, l'imaginaire ronge ces liens et nous invite au burlesque ! Je veux te voir torturer tes zygomatiques Lucien, écrire dans la fumée en état second, errer dans l'infini de l'imagination et revendiquer ton incohérence !

Lucien s'était déjà levé de son siège, prêt à faire gicler sa réplique quand un écho de papier froissé les surprit : Dario Fo s'extrait de l'Apocalypse différée

pour s'inviter au débat. Ridiculement petit, planté dans de longues chaussures italiennes noires, aussi luisantes que le gominé de ses cheveux, il bomba son torse et déclara :

- Le rire et encore le rire. Lorsqu'un enfant naît, ses parents s'empressent de le faire rire, en lui faisant des grimaces. Pourquoi ? Parce que, au moment où il rit, cela signifie que l'intelligence est née. Il a su distinguer le vrai du faux, le réel de l'imaginaire, la grimace de la menace. Il a su voir au-delà du masque. Le rire libère l'homme de la peur. Tout obscurantisme, tout système de dictature est fondé sur la peur. Alors, rions !

- C'est tout simple ! confirmait Antoine.

Un rire diabolique résonna en sourdine ...

C'est ainsi que Lucien abandonna son agaçante attitude stoïque et bondit sur la table armé d'une bonne poignée de stylos-plumes. Un seul lancé de ces infailibles armes littéraires lui suffit à épingler son collègue sur le mur. Antoine se trouva vite en une position quelque peu embarrassante : le costume troué et taché d'encre, les pieds à deux centimètres du sol.

Son collègue fulminait. Sans doute par l'affront que lui faisait Dario, sans doute parce qu'Antoine arborait déjà le sourire narquois du vainqueur, sans doute parce que l'on était un mardi. Lucien détestait les mardis. La raison en restait une énigme et imposait donc le respect.

- Suis-moi, j'ai à te montrer quelque chose.

Et les deux compères s'enfoncèrent dans les ruelles obscures et poussiéreuses des littératures soigneusement ordonnées. Ils déambulaient, escadaient, tâtonnaient, se perdaient, trébuchaient, éternuaient, ... pour finalement buter devant une lourde porte de chêne.

- Mon cher Antoine, le rire était une bonne piste, je te le concède. Il a la vertu d'être multiple : moqueur, libérateur, subversif ... Mais il n'est en rien novateur ! Or c'est à la jeunesse du style qu'on fait appel aujourd'hui ! À l'intelligence et à la subtilité, à la recherche minutieuse et à l'étude approfondie. La connerie suintera de la plume des usurpateurs de talent, des bouffons arrogants qui dissimulent leurs piètres griffonnages sous des belles paroles ! Tu vaud mieux que ça Antoine, dans le cas contraire, je t'aurais laissé crever dans ton carton !

- Tu me flattes ...

- Oui, enfin, pendant que tu t'entêtais à t'enliser dans des affirmations boiteuses, j'ai utilisé ce temps à bon escient. Antoine, je te défie de me présenter un scénario de roman marqué par l'absence de l'amour, de la vie et de la mort. Un cachou, top chrono !

Et Lucien sortit une petite boîte métallique ronde de la poche de sa veste, y piocha la gourmandise et l'enfourna dans son chronomètre buccal.

- ...

Les bruits de succion accompagnaient l'énergique dynamique réflexive d'Antoine. Il aurait pu prétexter que ce répugnant machouillage lui empêchait la réplique, mais l'évidence s'imposait : cette contrainte était redoutable...

- Fini !

Il se fit ainsi un plaisir de dévoiler la béance de son gosier.

- Comme tu peux le constater, ce sont ces trois thèmes qui font obstacle à l'inédit. L'inspiration de tout romancier est aimantée à ces axiomes. Ils sont les trous du flipper dans lesquels la balle ne peut que glisser, ils sont la fatalité qui fait tomber la tartine inévitablement sur la face confiture. Ces trois thèmes, Antoine, sont le vertige de tout romancier qui se risque à prendre la plume. Ils sont ce qui a fait la gloire de la Grande Littérature et cette prise de conscience nous assurera la nôtre. La solution, la voilà : l'Absurde.

- Je sens le goût nauséux du Godot de Beckett ...

- Je vois que tu me suis parfaitement ! Mais l'absurde de Beckett n'est qu'un avant-goût, une prémisse à ma théorie. Après toi !

Lucien s'écarta et ouvrit la porte sur une énorme salle circulaire, tapissée de livres.

- Tu es le seul que je connaisse qui, comme moi, prend la mesure du drame. L'imagination est passée aux soins intensifs et il ne reste que deux fous à son chevet. Le remède, Antoine, c'est la négation ! Seule la négation totale de ces trois thèmes fera jaillir la pureté de l'absurde ! Il faut nier l'évidence de la trame,

les attentes du lecteur, ses ressentis et son investissement dans la fiction ! Mais il faut aussi ignorer l'auteur ! Sa présence au bout de la plume importe peu, seule la gymnastique de l'écriture est digne d'intérêt. La vie, la mort et l'amour doivent être oubliés, recyclés, digérés !

- L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites !

- Merci Albert ... (eh oui, c'est bien Monsieur Camus en personne, assis sur l'épaule de Lucien !) Approche-toi ...

Il entraîna Antoine vers le centre de la salle, là où un congélateur ronronnait, serein. Il prit un air important et d'un geste théâtral, il ouvrit la bête. Là, paralysé dans la glace, gisait un cœur congelé.

- Souviens-toi Antoine : ni la vie, ni l'amour, ni la mort ... L'absurde !

Antoine, d'abord abasourdi, fit face à son double, la parole impuissante.

Ils se regardèrent, peints sans expression, juste le bourdonnement du congélateur.

Puis, un bruit. Un bruit un peu spécial ... la glotte de Lucien !

On entendit alors, à la surface, une rumeur assourdie, un étonnement bâillonné. Puis bien vite, son écho, contagieux. La rumeur s'amplifie. Seuls vous et moi savons qu'elle vient des profondeurs, de la bibliothèque. C'est comme un sursaut, comme un hoquet persistant, comme ... un éclat de rire !

Il est con Lucien.

Louise Flipo

VIII.

Nuit, je t'espionne
Jour, je le fuis.
Ton oeil, madone,
Éclair qui luit,

Me prend, m'étonne,
Me hante aussi.
Mon cœur détonne :
Ô joues rosies,

Pensées d'été
Printemps rêveur
Qui déjà meurent
À trop penser.

Hélas ! Que faire,
Néant d'automne,
Froideur d'hiver,
Masque de fer ;

Hiéroglyphiques
Traits illisibles,
Mine impassible
Presqu'idyllique.

Inaccessible,
Inabordable.
Si adorable ;
Amour risible.

Je démissionne,
Et puis me lève.
Crève, madone,
Tu n'es qu'un rêve.

Pierre Leroy

*Désireux de soutenir l'initiative du groupe RAVAGE
et de leur permettre de poursuivre leur aventure,
l'Association des AMIS
et MÉCÈNES dudit groupe*

décide de louer cet emplacement d'annonce par sympathie.

*Pour participer à cette souscription,
il suffit de verser 25 € ou 50 €
ou même quelques euros
sur le compte IBAN BE35 0688 9373 9637.*

Envoyez-nous vos textes !

Nous vous remercions tous du soutien que vous apportez à Ravage
et pour les magnifiques textes que nous ne cessons de recevoir !

Sans vous, nous n'existerions déjà plus !

Continuez à nous envoyer vos textes et créations artistiques/littéraires
de toutes sortes nous nous ferons un plaisir de vous publier.

A bientôt pour le prochain numéro !

ravage.magazine@gmail.com

